

corde ! — Ah ! enfin : *Le St-Viatique en Bourgogne*, par Perret Aimé, repose un peu. Ce pauvre prêtre allant, avec son cortège ordinaire, porter, à travers la neige, Celui qui aide à mourir, est une scène vraiment touchante, pour quiconque a une âme qui pense ; et le peintre a su la rendre dans sa grandiose simplicité. — *L'Adoration des bergers*, par V. Renault des Graviers, est un morceau d'étude et de coloris ; mais la Vierge a une figure tout à fait terrestre, et l'Enfant Jésus semble s'ennuyer sur les genoux de sa Mère. — Oh ! que de *Ste. Elisabeth de Hongrie*, que de *S. Jean baptisant le Christ* ! Je ne trouve rien de bon dans les *S. Jean*. On donne trop à ce bon Précurseur une figure sauvage et dure ; puis Jésus a l'air de recevoir en grelottant cette eau du Jourdain qui coule pour laver Celui qui est sans souillure. J'aime généralement mieux les *Ste. Elisabeth*. — Urbain Bourgeois a exposé le *Corpus* où l'on voit un ange tout étonné et tout embarrassé. — Voilà une belle *Assomption* par B. Chrétien. Je voudrais être un de ces anges qui soutiennent la Vierge dans son vol vers le ciel. — La figure attristée de la *Mater dolorosa*, par Coninck, m'arrache des larmes. — J'aime aussi le *Martyr*, de Pierre Frétel. — Laissons enseveli l'*Ensevelissement d'un martyr*, par Guillot. — Que c'est mauvais, que c'est raide, ce *Percement de Jésus au cœur* par Daras. — Et ce *Christ au tombeau* ! La blanchisseuse qui a lavé le linceul a bien fait son office et mérite une recommandation ; c'est dommage qu'il n'y ait pas son nom ! Mais le peintre, M. Ribeira, ne s'est guère bien tiré de la figure que l'on prendrait pour celle d'un rapin endormi. — *Jésus chez Simon le Pharisien*, par Matout. Je préfère bien ce tableau au précédent.

Mentionnons comme de très-bons tableaux : par M. Lecomte du Nouy, un *S. Vincent de Paul secourant les Alsaciens et les Lorrains après leur réunion à la France* ; par Debat-Pourau, un *S. Louis, ramassant les pestiférés* ; par Duez, un *saint Cuthbert* dont le paysage est d'une splendeur remarquable ; par Hugues Merle, un *Rédempteur*. Il y a encore d'autres tableaux soi-disant religieux, mais c'est bien assez pour une fois.

L'âme s'attriste à regarder tant de médiocrités où la foi manque totalement. Il ne suffit pas pour composer ces œuvres d'avoir une idée du type des figures et de l'agencement des sujets jointe à quelques notions du dessin et à quelque habileté de coloris ; non, il faut le sentiment, la conviction, la religion. Or notre époque se targue d'incrédulité, de libre-pensée, et moins que jamais l'art religieux est encouragé. Cependant le christianisme avec ses mystères, son histoire, son culte, n'offre-t-il pas à l'artiste un thème inépuisable comme l'amour de Celui qui l'a fondé ? Relativement les tableaux de genre sont mieux. Cela vient sans doute de ce que le réel est plus facile à saisir que l'idéal, et ne demande pas le génie, mais simplement le talent.

Sortons de ce salon ; laissons la foule, qui encombre les galeries, deviser, discuter, politiquer même sur un tableau, et allons faire caresser nos fronts fatigués par un dernier rayon de soleil. D'autant plus que voilà l'heure de rentrer dans sa demeure. Jetons avant de nous séparer, un regard vers la colline de Montmartre. C'est là que je vous donne rendez-vous pour une prochaine promenade. Nous parlerons du vœu du Sacré-

Cœur ; et du haut de la sainte montagne, Paris vous apparaîtra sous un tout autre aspect. Vous le verrez bien moins triste, et comme à travers un prisme. En attendant, serrons-nous la main et prions les uns pour les autres.

JEAN MÉRATI.

Paris, juin 1879.

LE VIEUX MOULIN

(Suite et fin).

IV

Un mois s'est écoulé depuis l'entrevue de M. Joliette et de Simon. Le soleil, avant de marquer la fin du jour, laisse encore filtrer quelques rayons à travers l'érablière de la colline, et ces rayons vont former un arc multicolore dans le nuage produit au-dessus de la cascade par le bouillonnement des eaux. La nature est toujours aussi calme, aussi vermeille sous sa parure d'été ; mais quelle foule et quelle animation ont soudain fait place au silence et à la solitude qui régnaient jadis autour du moulin !

La voix des ondes est couverte par les clameurs des hommes ; le bruit de la hache et du marteau retentit au loin ; la demeure de Simon, privée de sa toiture et des meilleurs matériaux qui formaient ses flancs, des meules et des pesants rouages qui l'animaient comme l'âme anime un corps, n'est plus qu'un squelette aux larges orbites ; ses murs démantelés ont déjà le morne aspect des ruines et le hibou n'attend plus que les ténèbres de la nuit pour y venir faire entendre son chant sinistre.

Une longue file de chariots dont les roues crient sous de lourdes charges, gravissent lentement la côte pour s'éloigner du moulin. Les chevaux suent sous le harnais, mais jusqu'à ce qu'ils aient atteint le haut de la montée, leurs conducteurs, solides gaillards, à l'œil vif et au teint hâlé, les frappent sans relâche d'une longue branche d'érable, accompagnant chacun de leurs coups d'un sonore éclat de voix.

Trois voitures restent encore immobiles à quelques pas du moulin. Cinq ou six travailleurs, les bras nus et la figure couverte de sueur, s'efforcent d'y entasser les matériaux à transporter dont il leur faut épuiser l'amas. M. Joliette est là comme un chef de bataillon qui les anime et les presse. Tantôt ils se séparent, ramassent çà et là quelques pièces de boiserie désignées par le maître ; tantôt ils réunissent leurs efforts sur quelque bloc de pierre. Serrés les uns contre les autres, leurs muscles se tendent, la masse est soulevée, balancée dans le vide, puis déposée sur la charrette. Ils se courbent enfin une dernière fois sur une